

LA PLACE DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DANS LA PRODUCTION PHILOSOPHIQUE D'AUJOURD'HUI.

Alexander Schnell (Paris IV)

I.

En considérant les pratiques philosophiques de ses professeurs et maîtres, tout étudiant de philosophie s'est sûrement déjà demandé pourquoi l'histoire de la philosophie occupe une place tellement prépondérante dans les productions pédagogiques et scientifiques qui sont les leurs. La connaissance approfondie des "grands ancêtres" constitue évidemment un point de départ très utile pour se familiariser avec le champ philosophique. C'est autant un défi qu'un véritable plaisir d'entrer – et d'apprendre à s'orienter – dans l'univers de pensée d'un auteur important. L'apprentissage des doctrines classiques permet d'assigner un contenu à ce champ, et définit même dans une certaine mesure la philosophie comme discipline académique. Et c'est un truisme – figurant notamment dans tous les rapports de soutenance de thèse de doctorat et d'habilitation à diriger des recherches qui essaient de souligner par là la qualité philosophique du candidat – qu'un bon historien de la philosophie est celui qui propose une approche *philosophique* de l'histoire de la philosophie. D'autant plus qu'il y a des auteurs dont tout le génie ne s'ouvre que si l'on accomplit par soi-même ce qui se dépose comme lettre morte dans leurs écrits – ce qui exige d'abord une approche bien précise et surtout une *appropriation* de la pensée *d'un autre*. Bref, dans le contexte académique qui est le nôtre aujourd'hui, apprendre à philosopher c'est d'abord apprendre à faire de l'histoire de la philosophie.

Est-ce à dire, et nous radicalisons par là notre question initiale, que la pratique philosophique contemporaine *s'épuiserait* dans le commentaire, l'interprétation et l'enseignement de l'héritage philosophique qui nous a été transmis ? L'étudiant remarque – avec probablement autant d'admiration que d'effroi – avec quel degré de technicité et de minutie les commentateurs explorent les sources, le contexte, les références historiques, etc. de leur objet d'étude. Cela signifierait-il que le génie philosophique s'investirait à notre époque avant tout dans *ce* genre de matière tout comme le génie scientifique s'investit aujourd'hui en premier lieu dans la technique ? Nous croyons qu'il faut répondre par la négative à cette question. Les rapports entre philosophie et histoire de la philosophie sont en effet plus complexes. Avant d'approfondir ce point, nous dirons d'abord un mot sur la posture fondamentale du philosophe et sa "décision" de philosopher.

II.

Que distingue le commentateur ou l'interprète du *philosophe* ? Est-ce l'*objet* d'étude – celui-là traiterait de la pensée d'un *autre* alors que celui-ci développerait sa "*propre*" pensée ? Mais combien de Dilthey, de Schelling, de Maître Eckhart y a-t-il dans Heidegger, combien de Locke, de Rousseau, de Hume dans Kant, combien de philosophie médiévale dans Descartes ? Pour être philosophe, plusieurs choses sont requises. Tout d'abord, il faut, inutile de le dire (ou presque), une *œuvre*. Pour se faire remarquer *comme* philosophe, il est ensuite très utile et stratégiquement recommandé de s'opposer violemment et bruyamment à un philosophe en vogue et bien établi (leçon que les philosophes ont retenu depuis Aristote au moins jusqu'à Habermas...). Et il faut surtout un *style* – terme assez difficile à cerner parce qu'il ne suffit nullement de créer une terminologie (rien de plus creux, en effet, qu'un amas de néologismes dénués de toute densité conceptuelle). Un philosophe a un style, et se pose par là comme philosophe, lorsqu'il réussit à reconfigurer, dans un nouveau langage, les choses et les rapports entre les choses – de manière à créer par là de nouveaux concepts. Et une pensée *développée, déployée* (parce qu'il ne suffit pas d'avoir des velléités) dans un nouveau style engendre précisément une œuvre. Le fait de posséder un style ne se laisse pas décider. En revanche, la posture du philosophe relève d'une décision. D'une décision *énergique*, comme dirait Fichte, c'est-à-dire non pas d'une simple affirmation, mais d'une décision impliquant véritablement une transformation – de son « être-là humain ». Et quelle est alors la place de l'histoire de la philosophie dans cette posture du philosophe et dans sa production d'aujourd'hui ?

La pratique de l'histoire de la philosophie des deux derniers siècles a eu un impact sur cette posture du philosophe, croyons-nous. Loin qu'il ne serait plus *en mesure* de philosopher comme "jadis" (c'est-à-dire en se tournant directement vers les « choses mêmes »), c'est plutôt avec bon escient que le philosophe d'aujourd'hui utilise l'histoire de la philosophie non seulement à titre d'illustration, mais en tant que véritable objet de sa "*propre*" pensée. Nous voyons plusieurs raisons à cela.

Premièrement, l'objet de la philosophie ne lui préexiste pas. Le philosophe se pose des questions qui lui appartiennent en propre, il se crée lui-même son propre objet – et du coup c'est aussi et surtout dans l'histoire de la philosophie qu'il faut puiser pour pouvoir le cerner de façon complète et précise. Si, deuxièmement, il est certes difficile, voire impossible, à l'époque moderne, de "dater" précisément l'institution de la philosophie en tant que discipline spécifique, la philosophie *une fois instituée* (et cela veut dire : au terme de sa séparation d'avec les sciences "dures"), il est certain qu'il y a eu *habitus* et sédimentations d'*habitus* qui ont eu (et ont toujours) des influences profondes sur ses pratiques propres. Et enfin, la philosophie ne saurait évidemment

échapper à ce qui caractérise sa propre démarche. Celle-ci étant toujours *réflexive*, il est tout à fait naturel qu'elle réfléchisse elle-même sur ses origines et son héritage.

III.

Esquissons alors en quelques lignes le double rapport entre philosophie et histoire de la philosophie. Le mot d'ordre de Deleuze et Guattari, avec lequel ils nous invitent à lire leurs ouvrages (en particulier *L'Anti-Œdipe*) – « prenez ce que vous voulez. [...] Le livre n'est pas [...] une belle totalité organique, ce n'est pas non plus une unité de sens. [...] Trouvez des morceaux de livres, ceux qui vous servent ou qui vous vont. [...] Dans un livre il n'y a rien à comprendre, mais beaucoup à se servir. Rien à interpréter ni à signifier, mais beaucoup à expérimenter »¹ – exprime bien la manière dont la philosophie d'aujourd'hui se sert de l'histoire de la philosophie : la philosophie ne livre plus d'interprétation ou de commentaire de philosoph(i)es antérieur(e)s, mais constitue – qui plus est fragmentairement – un espace ouvert de renvois de sens où les références à des pensées héritées sont en effet *expérimentées*. Le « vrai² » visé par là relevant d'une « pluralité qualitative » (de caractéristiques appartenant à un concept – celui dont il s'agit à chaque fois de rendre compte – comme à un principe commun) que l'univers de pensée du philosophe ne saurait jamais transgresser.

De même qu'il n'y a pas de production philosophique qui n'assimile et n'intègre son héritage historique, il n'y a pas de travail d'histoire *philosophique* et *philosophante* de la philosophie qui n'exige et ne fasse preuve de présence d'un philosophe. Cela ne signifie pas seulement que l'historien de la philosophie doit posséder une formation de philosophe et aborder philosophiquement son objet, mais surtout que dans sa propre production, nous ne pouvons plus véritablement distinguer entre son objet (à « commenter » ou à « interpréter ») et sa propre élaboration philosophique. S'il est évidemment indéniable que chaque philosophe a « sa » pensée, le travail de l'historien de la philosophie ne consiste pas à traquer les « intentions » de l'auteur, de mettre à nu et de reconstituer « objectivement » sa doctrine – et ce, non pas parce qu'il n'y en aurait pas ou que le philosophe en aurait été dépossédé dès son élaboration, mais, nous y avons déjà fait référence plus haut, parce que la *compréhension* d'un « objet » philosophique met toujours déjà en œuvre tout « l'être-là » du philosophe (même si celui-ci se consacre au travail de l'historien de la philosophie). Il n'y a de « vérité » (d'un texte, d'une doctrine, de n'importe quel objet philosophique) autre que celle déployée par celui qui l'appréhende et tente de la saisir. Ce que Kant dit du « transcendantal » « vrai (*verum*) », dans le passage auquel nous avons fait référence

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Rhizome*, Minuit, Paris, 1976, p. 71 sq.

² Cf. la fin du chapitre « Du fil conducteur servant à découvrir tous les concepts purs de l'entendement » dans la *Critique de la raison pure*.

plus haut, s'applique parfaitement ici : il affirme que plus il y a de conséquences vraies qui découlent d'un concept donné, plus il y a d'indices de sa réalité objective. Si donc le vrai relève de la *pluralité* (correspondant à la « pluralité qualitative » évoquée à l'instant), *mais non pas de la totalité*, c'est parce qu'il est en droit inatteignable ; et il en est ainsi – c'est comme cela que (fidèle en cela à la conception heideggérienne de la vérité) nous transposerions cette idée dans le contexte qui est le nôtre ici – précisément parce que tout nouveau ‘commentateur’ en déplace à chaque fois de nouveau la limite (jusqu'à l'infini).

Les contributions suivantes se proposent de réfléchir et d'approfondir cette question du rapport entre la philosophie et son histoire – en proposant d'ailleurs des réponses qui s'éloignent plus d'une fois de façon notable des considérations que nous venons de livrer sous forme d'esquisses. C'est la preuve la plus évidente de la pertinence du thème de ce numéro : le statut de l'histoire de la philosophie est – et reste, bien sûr – un objet éminemment philosophique.